

## La mode est au biopic.

La mode est au biopic : cinéma bio, garanti sans pesticide. Le dernier en date : « Mr Turner », de Mike Leigh. Le peintre y est présenté comme un être d'une grande rudesse, négligeant ses enfants, troussant sauvagement sa fidèle gouvernante contre la bibliothèque (un peu de culture ne fait de mal à personne) et tellement absorbé par son œuvre que, la plupart du temps, il grogne plutôt qu'il ne parle. Timothy Spall, l'acteur, grogne d'ailleurs très bien, au point qu'il sera difficile d'imaginer Turner autrement, comme on entend encore le rire du Mozart de Forman quand on écoute la flûte enchantée ou comme on voit la fossette de Kirk Douglas quand on parle de Spartacus. Donc, même si le film est bien fait (ma grand-mère paternelle aurait dit : « c'est un beau film »), cette caricature réductrice me dérange... Bien sûr, on pourrait y voir une relecture de Bataille, Turner jouant la bête pour atteindre une forme de sacré non transcendantal (inscrit dans le corps). Je ne verrais qu'un antidote : que dorénavant la plupart des artistes se mettent à grogner, pour exprimer que seul leur monde intérieur compte, que le rapport aux autres leur pèse et qu'il faut leur foutre la paix. Artistes de tous les pays, unissons-nous : grognons ! Et sauvons ainsi le soldat Turner !!

Par ailleurs, le biopic ne plairait-il pas aux artistes appropriationnistes (de nombreux exemples sont à disposition depuis quelques années, de Sherrie Levine à Valentin Carron) qui s'emparent de l'autre comme le coucou qui n'a de sympa que le nom ? Une version post-moderne du colonialisme. Je préfère le mouvement inverse, même si je ne suis pas fanatique de l'emprise: laisser imaginairement l'autre m'envahir de façon à créer un personnage hybride, mi-lui, mi-moi, riche des deux entités, pour parler en langage spectral.

C'est ce que j'ai tenté de faire lors de mes performances « avec » l'homme aux loups.

Encore une chose à propos de Mr Turner : sa phrase d'agonie « The sun is god » pourrait devenir culte (mais-elle véridique ?). La lumière est tout. Cette idée traverse l'humanité et la peinture. Elle est tout, au point d'aveugler le regard et d'effacer ce qui pourrait tenir de figurable. Et en cela, y aurait-il des liens sous-marins entre Turner et Malevitch ? Dans l'excellent article d'Emanuel Landolt et de Michail Malatsky\* : « Une philosophie dans les marges. *Le cas du conceptualisme moscovite.* », qui aborde les rapports de l'art russe du 20<sup>ème</sup> siècle avec « la métaphysique conçue comme réflexion esthétique profonde, comme expérience spirituelle... », il est dit : « Le suprématisme, doctrine inventée par Malevitch lui-même, est une utopie artistique qui cherche à triompher de l'objectivité de la représentation picturale pour atteindre une sorte de point zéro ou d'état suprême. Cette mise à l'épreuve de la peinture par le néant, que Malevitch nomme le « rien dévoilé », révèle quelque chose qui rejoint ici la question religieuse, mais d'une manière différente de celle posée par le culte de l'icône. Plus que d'une quête d'absolu, il faudrait parler ici de pure présence manifestée dans la neutralisation de toute représentation, dans l'absorption de toute couleur par un noir qui, en même temps, les contient toutes. » Maintenant désigné comme le précurseur de l'impressionnisme, Turner, le maître de la couleur lumineuse tirait-il à la même corde que le prince du noir ?

John Lippens, décembre 2014

\**Cahiers du Monde russe*, 53/4, Octobre-décembre 2012, p.571-592